

Caldwell, dont le grand-père était directeur de théâtre, et le père fabricant de gaz, à la Nouvelle-Orléans. Elle a fait don de 6,500,000 francs, à cette université. Et on annonce, qu'actuellement, Mgr Keane, à la demande de Léon XIII, est en quête d'un nouveau million de dollars.

Paul Tulale, en 1882, racheta les bâtiments de la vieille université de la Nouvelle-Orléans, et donna 5,500,000 francs, à la nouvelle université de cette ville, qui porte son nom. A Tulane, les noirs sont à part des blancs, comme ils le sont dans tous les lieux publics des Etats du Sud. A Harvard, au contraire, dans la grande université de Boston, les nègres se mêlent aux blancs. Ils ne sont plus l'objet d'aucune distinction, dans les Etats du Nord.

Cette université Harvard est la plus ancienne université américaine. Harvard, son fondateur, sortait des universités anglaises, en 1631. Il émigra à Charlestown. En 1638, cette honnête clergyman, inaugura la série des munificences individuelles qui ont porté, à plus de 60 millions francs, la fortune communautaire de la grande université. Et il y a, à côté de l'université Harvard, pour les jeunes gens, l'université Wellesley, pour les jeunes filles. Elle a été fondée, en 1863, par un avocat de Boston, M. Hensy Fowles Durant et sa femme. Ils lui donnèrent, l'un et l'autre, quatre millions de francs. D'autres dons ont élevé, à plus de huit millions, la propriété de Wellesley.

Et Boston, qui a 607 écoles publiques gratuites d'enseignement primaires et secondaire, a, en outre de ses universités, un collège de travaux manuels fondé par Mrs Quincy A Shaw, doté par elle, d'un demi-million de dollars; et la ville se préoccupe sans cesse, d'augmenter les ressources de ses écoles et de ses universités.

Il y a une véritable émulation de largesses aux universités, entre les riches citoyens américains. C'est cette émulation qui a inspiré à un citoyen de l'Illinois, la pensée d'offrir six cent mille dollars, pour l'université de Chicago, à condition que d'autres personnes complèteraient le million. Les quatre cent mille dollars furent souscrits, le jour même. Et le premier donateur

doubla, pour son compte, ces cinq premiers millions.

Si on s'arrête à réfléchir, dans la stupeur dont on est envahi, devant ces monceaux de millions accumulés par les générosités individuelles, à l'usage de quiconque veut s'instruire, en Amérique, et si on veut pénétrer le mobile de ces munificences royales, on s'accorde avec M. Paul Bourget, qui a pénétré si ingénieusement l'âme américaine, dans "Outre-Mer", à attribuer l'impulsion de ces largesses, "à la vitalité profonde, aux Etats-Unis, du sentiment civique. Cette prodigalité de millions, dit M. Paul Bourget, n'a pas d'autre principe. Elle traduit la conviction, ancrée au plus intimé de tous les citoyens, que la communauté ne doit rien épargner pour fournir à tous ses membres l'occasion de développer tous les dons reçus en naissant." Ce sentiment civique est encore surexcité par la soif de savoir, l'avidité de culture de cette société, excellemment observées par M. Paul Bourget, "qui veut, dit-il encore, par tous ses habitants, apprendre et comprendre, se saturer l'intelligence. C'est une des fièvres américaines que ce fanatique, ce presque maladif besoin de s'instruire, et il n'est n'est lui même, qu'une des formes de la grande et noble fièvre qui dévora toute cette société rude encore, chaotique, informe, trop récente et nostalgique de civilisation." Et si on ajoute encore à cette passion un peu effrénée de savoir, l'impatience de faire mieux et plus fort que le voisin, en tout objet de l'activité humaine, on aura le secret de cette émulation de générosités, dont bénéficient les universités américaines.

Le régime de ces universités, leur organisation, leurs méthodes ne sont pas moins étonnants et admirables que leur prodigieuse richesse. Tout a été dit sur la perfection hygiénique de leur installation et sur l'heureuse combinaison de travaux intellectuels, d'exercices physiques et de vie personnelle qui sont de règle partout.

Les nuances de mépris et d'envie entre étudiants riches et étudiants pauvres, y sont ignorées. Pour s'assurer de quoi vivre, on voit des étudiants remplir des fonctions serviles, comme servir à table leurs camarades de cours, sans que ce travail mercenaire leur attire la moindre